

IDENTITÉS MÉDITERRANÉENNES FACE AU DÉVELOPPEMENT TECHNOLOGIQUE : DÉPERDITION OU REVALORISATION DU PATRIMOINE CULTUREL

Évocation historique, mémoire sélective et identité — ou le bon usage du patrimoine

Arnaldo Momigliano, le célèbre historien, écrit quelque part que, quand il voulait comprendre l'histoire italienne, il prenait le train pour Ravenne. « Là, entre le tombeau de Théodoric et celui de Dante, dans le voisinage rassurant du meilleur manuscrit d'Aristophane et celui, moins rassurant, du meilleur portrait de l'impératrice Théodora, je commence à sentir ce que l'histoire italienne a vraiment été »¹.

Il est évident que Momigliano ne se rendait pas à Ravenne pour *s'informer* sur l'histoire italienne. Peu de gens en effet étaient mieux renseignés ou plus doctes que lui. Ce qu'il cherchait, ce qu'il trouvait, c'était plutôt une évocation, un regain de signification en présence de monuments, d'images, de documents qui, tout comme cet Aristophane ravennate, témoignent non seulement de leur origine mais aussi d'une longue tradition. L'histoire italienne se révèle par les traces de son évolution, traces multiples, variées, contrastées, complémentaires, redoublées, parlantes pour le visiteur préparé. *Saxa loquuntur* et, en parlant, ces pierres se constituent en patrimoine : un héritage sur lequel se fondent une sensibilité, un style, une identité.

Or la perspective historique n'est pas universelle ; elle est elle-même historique. On connaît plusieurs manifestations d'assertion identitaire qui refusent l'historicité. La destruction des Bouddhas de Bamyan n'est pas seulement un acte de vandalisme. Elle est aussi l'effet du manque d'un sens historique qui conduit à séparer, de façon dogmatique sans doute, mais en toute bonne foi, un passé plongé dans l'erreur, et un présent illuminé par un message prophétique voué

1. *Studies in Historiography*, London 1966, p. 181.

à la vérité. La destruction par les Espagnols des manifestations de la culture amérindienne est un cas analogue. On pourrait en citer bien d'autres ².

L'histoire en tant que discipline, savoir désintéressé qui cherche à expliquer les choses en fonction de leurs antécédents est, bien sûr, de la plus grande utilité pour les individus comme pour les peuples : elle est un guide, une leçon de probité, un avertissement, une ascèse même. Elle offre aux savants des plaisirs subtils. Mais elle n'engendre pas l'identité. L'identité s'attache à des valeurs symboliques.

Toutes les communautés humaines ont constitué en trésor ce qu'elles jugeaient digne d'être conservé ; elles l'ont sauvegardé, exalté, exposé, célébré. La déclamation publique des Chants homériques, les reliques des Saints, les trophées, les dépouilles du commerce et de la conquête qui ornent Venise, sont autant d'exemples de ce processus de symbolisation de leur identité par les sociétés qui les ont conservés. Ces symboles sont souvent liés à la religion, bien que s'y rattachent très vite des considérations esthétiques ; la formation du goût se manifeste par des jugements de valeur, signes d'une volonté d'ostentation et de prestige. Il est évident que l'identité se fonde d'abord sur une acculturation propre, mais ensuite sur la reconnaissance des autres. Pour la grande majorité des hommes qui s'identifient par référence à leur patrimoine, la reconnaissance l'emporte de loin sur la connaissance.

La reconnaissance par les autres devient d'autant plus importante qu'avec le déplacement du centre de gravité politique et économique de la Méditerranée vers le nord et l'ouest, ces « autres » donnent le ton. Le voyage ayant remplacé le pèlerinage, une nouvelle efficacité militaire ayant changé les rapports de force, tel ambassadeur de Grande-Bretagne (lord Elgin) remporte chez lui des sculptures, tel général français s'enorgueillit que quarante siècles d'histoire le contemplent. Cet état de fait vous incite à ranimer le culte de votre

2. A partir de solides éléments philologiques, John Wylie s'est amusé à spéculer sur la mort du Bouddha : il ne serait pas mort étouffé avec un morceau de porc. Ainsi était respectée une tradition qui montrait sa pratique végétarienne comme intégrée à une spiritualité inaltérée pendant des siècles, et qui préfère la glose qui disculpe à la relativisation historique. Le commentaire est une pratique bien connue, partout où l'identité, c'est-à-dire la façon symbolique de concevoir sa propre existence comme ayant un sens, est liée à des textes canoniques. Cela est vrai aussi pour les traditions qui se réclament d'Abraham, malgré la dimension eschatologique qui les apparente à l'histoire. La résistance passionnée à la critique historique et philologique de la Bible (et non seulement de la Genèse) à la lumière de la géologie et de la biologie modernes, mise en évidence par des sectes qui comptent des millions d'adhérents, notamment aux Etats-Unis, donne à réfléchir, tout comme les tendances analogues au sein de l'Islam.

passé. La relation entre Sud et Nord pâtit des sentiments nourris par les pays du Nord : admiration pour le *passé*, et mépris (dissimulé sous l'appellation « frisson d'exotisme existentiel ») envers le *présent* du Sud ; sentiments manifestés d'abord à l'égard de l'Italie, puis de l'Espagne et plus tard encore à l'égard des pays de l'est et du sud de la Méditerranée. Les identités des peuples méditerranéens s'imprègnent de romantisme et se transforment tandis que le patrimoine revalorisé, sur le plan historique, devient la pierre de touche des identités désormais nationales.

Il en résulte un énorme travail de recherche archéologique, philologique, anthropologique : sauvegarde de monuments qui, hier encore, servaient de carrière pour de nouvelles constructions, collection et conservation des images, des chants, des danses, des costumes ; en somme, une nouvelle reconnaissance non seulement des gloires du passé qui compensent peut-être les inconvénients et les hontes du présent, mais aussi de la richesse, de la subtilité, de la capacité humaine à dépasser le médiocre et le quotidien, parfois dans le quotidien même des coutumes populaires.

Cette prise de conscience est tout sauf méprisable, surtout quand elle reste en relation avec la science et la vérité. Elle est surtout bénéfique quand elle nous aide à prendre conscience de la place qu'occupe dans l'histoire notre propre existence, des valeurs qui se manifestent au travers des objets constituant notre patrimoine comme autant d'incarnations, de traces visibles et métaphoriques des activités de l'esprit³. Comprendre, disait Momigliano, c'est sentir, ce qui n'est pas du tout se livrer à l'arbitraire.

La difficulté est là : tandis que le besoin d'enracinement authentique est universel, la réponse à la question essentielle : « Qui suis-je ? » est, par nature, personnelle. Comment dans ce cas assurer un respect universel à des manifestations personnelles ? Voilà où l'idée d'un patrimoine de l'humanité, si justement promu par l'UNESCO, trouve sa mission et son enjeu.

Le grand danger est l'instrumentalisation idéologique du patrimoine. Dans la mesure où ce patrimoine est un point de ralliement, constitutif de la communauté dont il informe l'imaginaire collectif, il risque de devenir une arme au service d'assertions identitaires agressives. Transformer la conscience d'une identité culturelle, voire nationale, en volonté d'action, et prétendre détenir la vérité, c'est s'affranchir des conditions théoriques et méthodologiques de la pensée

3. C'est sans doute dans ce sens qu'il faut comprendre ce que disait Michel Serres, cité par Monsieur Colardelle, que l'homme est un être essentiellement lié au virtuel i.e. non pas à l'écran cybernétique mais à la métaphore, donc à la créativité, dont il est capable grâce au lobe frontal dont nous parlait Monsieur de Lumley.

désintéressée⁴. Il ne s'agit plus, dans ce cas, que d'un instrument pour rallier l'opinion, afin de justifier des conquêtes, souvent baptisées reconquêtes. « Nous étions là avant vous, et en plus nous étions plus nobles et dignes d'être là, que vous — les ruines de ce temple, cette mosquée, ce mur, cette inscription, ce poème, cette façon de broder ou ce gâteau même en sont la preuve ». Voilà le discours néfaste d'irréductibilistes invétérés, qui ont ensanglanté et continuent d'ensanglanter notre monde. Un tel état d'esprit pousse aussi à la destruction de monuments qui pourraient servir de justification aux revendications des autres⁵. Pourtant ces monuments font partie non seulement du patrimoine de l'humanité, mais de l'histoire de l'endroit où ils se trouvent — roi barbare, impératrice byzantine, poète florentin par exemple — et, avec les autres témoignages qui y sont, ils font de cet endroit ce qu'il est. Voilà pourquoi la conservation des documents et des monuments est un devoir de première importance. Au nombre de ces « documents », on devrait bien sûr compter telles communautés humaines avec leurs mœurs, si souvent supprimées d'une manière ou d'une autre. Tant que les documents demeurent, on saura corriger, non sans peine peut-être, les mensonges, les usurpations et les silences complices mais, s'ils disparaissent, leur témoignage disparaîtra à jamais avec eux.

L'essence, voire l'identité, d'une nation, écrivait Renan, consiste en ce que tous les individus qui la composent partagent un patrimoine commun, mais aussi que tous oublient beaucoup. Or, pour ne pas se tromper sur ce qu'est l'histoire, pour permettre des renouveaux essentiels à la santé des sociétés humaines, pour ne pas sacrifier la connaissance aux expédients de l'idéologie, tout en reconnaissant l'importance fondamentale de l'imaginaire collectif, il faut assurer la possibilité de se rappeler, la possibilité d'avoir des remords, comme disait le Général de Gaulle cité tout à l'heure par Monsieur de Puymège.

Formation et Information. Présence et Téléprésence. Identité et anonymat. Les moyens techniques sont-ils neutres ?

L'utilité des moyens technologiques modernes pour l'étude et la sauvegarde du patrimoine a été démontrée dans le cadre de ce collo-

4. Voir Julien Freund, *L'essence du politique*, Paris 1965, p. 421.

5. La destruction est souvent faite au nom d'un purisme désirant exalter une phase symboliquement privilégiée, par exemple pour les monuments classiques du v^e siècle avant J.C. aux dépens de tous les vestiges médiévaux de l'Acropole d'Athènes. Il est plus compliqué encore de décider quelle époque privilégier à Jérusalem quand on fouille en profondeur.

que ⁶. On nous a fait voir des prodiges. Pourtant, comparée à ces promesses, la technologie laisse beaucoup à désirer. Restent, en effet, des problèmes de priorité pratiques, apparemment insurmontables, à propos de l'allocation de ressources et « d'interfaces », comme on dit, concernant le facteur humain. Malgré les énormes progrès qu'ont pu faire les bibliothèques, par exemple, grâce à la numérisation, il n'a pas été possible de produire un catalogue unique des bibliothèques publiques de la seule Italie. Il est attristant mais peut-être pas surprenant que, tandis que les revues de Bourse et de gestion des affaires sont très bien indexées, la mise en forme virtuelle des manuscrits, fragiles et d'accès difficile dans leur état actuel, et pour lesquels la numérisation serait particulièrement indiquée, ne connaisse que de faibles progrès. Monsieur Dalbéra signalait la numérisation des manuscrits de Galilée. On a lancé aux Etats-Unis le grand projet de numériser les manuscrits et les premières éditions rares de Shakespeare : les efforts se concentrent sur les vedettes ! Il n'y a pas longtemps — et je ne sais si c'est encore le cas — à la bibliothèque vaticane, d'ailleurs sagement gérée, l'unique catalogue de toute une série de manuscrits de l'époque humaniste était lui-même un manuscrit du XVIII^e siècle. Et si c'est le cas des bibliothèques, institutions culturelles les plus aptes peut-être à la numérisation, qu'en est-il des autres ? Les machines ne peuvent rien par elles-mêmes : d'un côté, il faut des personnes qualifiées comme des bibliothécaires qui s'y connaissent, et de l'autre, un marché qui justifie les dépenses. Or les papyrologues sont rares et les débouchés de leurs « produits », fort limités. Les législateurs et le grand public, portés par la foi dans le progrès technologique, sont toujours prêts à ouvrir des crédits pour les « engins » — jamais assez, bien entendu, mais toujours plus que pour les personnes.

Comme nous l'avons vu, les nouvelles technologies offrent des outils précieux aux gens de métier, c'est-à-dire à des personnes déjà formées.

Mais qu'en est-il de la formation, de l'éducation, de la divulgation ?

Là aussi, les nouvelles technologies peuvent être utiles, dans la mesure où elles sont servies par des personnes compétentes. Monsieur Colardelle nous a montré comment elles peuvent faire vivre un musée. Mais il faut admettre que cette utilité est limitée et ne pas se laisser éblouir par le tapage des apôtres de la cyberculture. Il faut reconnaître

6. Parmi ces avantages, il faut compter la possibilité de recréer virtuellement plusieurs phases d'un monument ou d'un texte, sans démolir ce qui existe et sans devoir décider, par exemple, à quel niveau de Troie ou de Jérusalem s'arrêter. En outre, il est bien plus commode de défaire les reconstructions fausses ou inexactes, quand elles ne sont que virtuelles.

les dangers que représente, dans l'éducation, l'usage de tels moyens, qui ne sont pas neutres quant aux contenus qu'ils transmettent. Finalement, il faut réfléchir aux effets de la nouvelle technologie dans la divulgation du patrimoine. Nous nous limiterons à deux domaines : l'école et le tourisme.

Dans tous les pays du monde qui peuvent se le permettre, on a dépensé des milliards pour équiper les écoles en ordinateurs et les connecter à Internet. Or, s'il y a fort peu d'études empiriques suivies sur les effets pédagogiques de cette campagne, toutes indiquent que les résultats, au niveau des prestations des étudiants, sont presque nuls ⁷. Dans le cas des mathématiques, la corrélation entre l'usage des ordinateurs et la performance des étudiants se révèle négative, même. On se demande si les énormes sommes dépensées n'auraient pas été mieux utilisées à d'autres fins : réduire le nombre des étudiants par classe et améliorer la formation des enseignants, techniques qui, en dépit d'une efficacité certaine, n'ont rien de révolutionnaire, rien de convaincant pour le grand public.

Si l'éducation consiste à rendre n'importe quelle information accessible à n'importe qui, à n'importe quel moment, l'Internet serait sans doute le maître idéal. Mais l'éducation est une question de choix, de sélection, de valeur. Or, sur l'Internet, tout a la même valeur : le vrai et le faux, l'important et le banal. Les matériaux se présentent sans ordre, sans hiérarchie. Certains s'en félicitent et pensent que cette anarchie permet une souplesse d'identité, donne la possibilité de se réinventer à son gré, ce qu'on pourrait prendre pour une liberté. Monsieur Mouline a parlé de « nouvelles émotions ». Nous avons vu des exemples impressionnants de créations musicales assistées par télécommunication : il s'agissait de « live performances », ancrées dans des traditions artistiques et guidées par une volonté artistique structurée. Mais errer parmi les « biens » étalés sur Internet serait davantage un déracinement, qu'une reconnaissance de *l'altérité*, laquelle présuppose une identité propre, une identité sur laquelle se fonder pour la dépasser et y revenir, enrichi. Ulysse, qui a connu les formes de pensée de plusieurs cités, rentre transformé mais il rentre chez lui ; dans toutes ses aventures, il parcourait un monde, il n'errait pas sans bornes et sans direction.

Pour que les technologies du virtuel soient utiles, il faut qu'elles soient choisies, dirigées par des hommes, des hommes proches de l'élève, capables de lui indiquer tel site plutôt que tel autre, de lui

7. Joshua Angrist & Victor Lavy, *Economic Journal* Fall 2002. *The Economist* Oct. 26 2002. Sur les analyses américaines à l'Université de Stanford et Carnegie Mellon, voir Hubert Dreyfus, *On the Internet* Routledge, London 2002. Les ordinateurs dans les écoles doivent servir à enseigner l'usage des ordinateurs.

expliquer la portée de l'information reçue, de lui communiquer leur enthousiasme, leur ardeur. Nous avons tous à l'esprit, de ces rencontres qui nous ont enflammés, qui nous ont, comme on dit, changé la vie. Un bon enseignant peut se servir des ordinateurs, mais il peut aussi s'en passer — tandis que l'ordinateur à lui seul, même s'il est programmé de la manière la plus astucieuse, ne sert à rien.

C'est une illusion de penser que, parce que les programmes d'aujourd'hui sont « interactifs », ils sont essentiellement différents de l'enseignement traditionnel par correspondance. Puisqu'il ne s'agit pas simplement de délivrer des informations, mais de former, de cultiver, la présence d'(au moins) un maître est essentielle à l'apprentissage ⁸.

Mais il faut aussi la présence matérielle de l'objet. Théodora, si bien reproduite soit-elle sur l'écran, suivie de l'image du tombeau de Théodoric représenté peut-être dans l'éclat du neuf, n'ont rien du pouvoir d'évocation qui inspirait Momigliano. L'étudiant peut mettre ces images à côté de n'importe quelles autres images et faire éventuellement des comparaisons utiles — mais, du *genius loci*, il n'aura rien compris. Un jeune ami italien, déçu par le peu de vestiges encore debout à Olympie, me dit « Bisogna lavorare molto di fantasia ». Eh bien, justement ! Il faut s'ouvrir à la théophanie des lieux, créer, comme Pétrarque ses Hélicons, des lieux à part, où la sensibilité et l'attention, renforcées par la solitude, rencontrent vraiment le patrimoine commun ⁹.

Mon jeune ami aurait sans doute beaucoup apprécié une reconstruction virtuelle qui lui aurait permis de mieux lire le site. Aurait-il mieux senti Olympie ? L'architecte, l'archéologue, sachant bien qu'il s'agit de projections en partie hypothétiques, peuvent faire usage de ces admirables reconstructions, qui ont pour eux sans doute une valeur heuristique. Mais, pour mon ami italien, ce ne serait qu'une image figée. Il y aurait peut-être trouvé des éléments d'information qui auraient pu exciter son imagination, ce qui est déjà beaucoup.

8. On se demande ce que cela peut signifier, quand le président d'une grande université américaine dit que « le savoir double tous les cinq ans ». Qu'est-ce que ce savoir quantifiable ? Par quelle mesure ? En relation avec quoi ? l'entendement, la prudence, la sensibilité, l'expertise, la prouesse, le « nez » ?

9. Sur un panneau, le Musée océanographique de Monaco souligne le caractère exceptionnel des conditions qui préparent le visiteur à la découverte. A propos de son exposition de méduses, il attire l'attention sur les objets exposés, au-delà de leur réalité immédiate, comme « significatifs par association et par métaphore » et rappelle que « tout visiteur qui franchit la grande porte d'honneur du Musée — qui est en fait un arc de méduses — accomplit un rituel de passage vers la découverte et la connaissance du monde marin ! ». C'est bien autre chose qu'un « clic ».

Mais est-ce que cela aurait suscité en lui cette émotion qui fait chanter les ruines ? ¹⁰

La représentation virtuelle et sa diffusion électronique aggravent, sur le plan didactique, les effets du manuel. Les généralisations retenues et les hypothèses des savants se simplifient en certitudes. Les particularités se perdent. Ce n'est peut-être pas grave puisque l'information par Internet n'engage à rien et ne comporte aucun risque. À une curiosité en succède une autre, ni plus ni moins importante ou décisive quant à la manière de « surfer », de voir le monde. Le patrimoine culturel est alors aligné sur tout le reste. On peut chercher à le diffuser par le biais de jeux électroniques, en mettant à profit l'attrait des jeunes pour les activités ludiques. Cependant, à moins que ces jeux ne soient confiés à l'attention de personnes responsables, de guides passionnés, le procédé risque de ravalier le patrimoine au niveau de tous les autres jeux, qui ne sont en fait que des divertissements interchangeable. Pourquoi les Amazones de notre patrimoine, sculptées, chantées, dramatisées, seraient-elles supérieures aux plates inventions de Hollywood ou de Cinecittà, si rien ne les distingue au travers d'un média où tout se vaut ?

Quant au tourisme, finalement, je pense qu'au lieu d'élargir encore la gamme des parcours, la communication électronique devrait promouvoir davantage les sites vedettes. Plus large et homogène est le public, plus restreints sont ses choix. Avec l'amélioration des communications, de l'information, avec la facilité croissante des voyages, le flux des visiteurs se canalise sur les mêmes endroits. Pour prendre encore l'exemple de l'Italie, la grande masse des touristes se concentre sur les trois villes de Rome, Florence et Venise. Visitez Ferrare, qui regorge de chefs-d'œuvre, vous serez presque seul. À Florence, tous se précipitent sur le pauvre David de Michel-Ange, sans même jeter un coup d'œil aux merveilles qui l'entourent. Au Louvre, les foules seraient sans doute réduites de moitié si l'on mettait la Joconde dans un pavillon à part. Cela n'est pas dû à un manque d'informations, c'est plutôt que les gens se forment une opinion d'après les idées ressassées et amplifiées par les moyens de communication de masse ou, de plus en plus, par le Net ¹¹.

10. N'est-il pas extraordinaire que les musiques de fond qui accompagnent les cassettes et les films de reconstruction cybernétique du patrimoine, même les meilleures, n'occulent pas l'expérience-au-contact de l'objet ?

11. Le directeur du Metropolitan Museum, Philippe de Montebello, quand on lui demanda si, dans l'idée de rendre le musée accessible et « démocratique », il ne devrait pas laisser le public choisir quelles expositions montrer, répondit : « Sûrement pas. Dans ce cas-là, on ne ferait que des expositions sur les Impressionnistes, Matisse, Picasso et l'Égypte ».

La reproduction, et la reproduction électronique, peuvent être utiles à la diffusion du patrimoine, elles facilitent l'étude, la comparaison, elles stimulent les curiosités. Mais il est tout aussi vrai qu'elles banalisent et peuvent faire écran à la présence évocatrice de l'œuvre. Combien d'efforts faut-il faire désormais pour *voir* la Joconde ?

Identité méditerranéenne : évocation d'un patrimoine commun

Qu'il y ait une unité culturelle du monde méditerranéen, cela ne fait aucun doute : une géographie humaine trempée par des conditions de vie comparables, jusqu'aux bouleversements qui ont créé la modernité, une civilisation de l'olivier, de la ville ou de la maison en pierre blanchie à la chaux, une trame intelligible tissée au cours des siècles par les échanges pacifiques et violents. Mais est-il possible d'y déceler, au-delà de la densité des rencontres, le potentiel d'une identité originelle commune, qui puiserait dans un patrimoine commun repensé comme tel ? Les peuples de la Méditerranée, qui cherchent à s'affirmer, peuvent-ils se considérer et se présenter comme sujets, et non principalement comme objets de connaissance et de reconnaissance, du fait d'une Culture partagée ? La Méditerranée est-elle simplement un terme géographique, ou est-elle capable aussi de vouloir un projet commun sur les plans politique et culturel ? Les déséquilibres du monde permettent-ils une telle évolution ? Et, dans ce cas, comment protéger notre patrimoine des déformations idéologiques qui rognent déjà les identités particulières de ses peuples et alimentent les conflits ? Peut-être le projet sera-t-il plus facilement mis en œuvre par le biais du patrimoine des métiers, des artisanats, des arsenaux, comme nous le propose l'admirable initiative du programme méditerranéen de l'UNESCO. Le pari est loin d'être gagné. Nous sommes tous comme des grenouilles autour d'un étang, comme disait Platon. Notre coassement est encore à déchiffrer.

Athanasios MOULAKIS

Institut d'Etudes Méditerranéennes
Université de la Suisse italienne
Lugano.